

UN PLACARD SECRET ET PROFOND

PAR KIM VAN KOOTEN

Traduit du néerlandais par l'atelier de traduction littéraire du Nouveau Centre Néerlandais de Paris sous la direction d'Isabelle Rosselin.

Kim van Kooten (° 1974) s'est fait connaître aux Pays-Bas comme actrice et scénariste. Elle a également effectué des travaux de traduction (à partir de l'anglais). C'est en 2015 qu'elle a fait ses débuts de romancière avec «Lievaling» (Petit cœur).

«Lievaling» a tout de suite suscité des échos dans les médias. Le récit a pour thème la vie de Pauline Barendregt, une amie de Kim van Kooten. La fillette de cinq ans, appelée Puck dans le roman, vit avec sa maman dans un quartier défavorisé de Rotterdam. Un jour, elles se voient offrir l'occasion d'emménager dans une villa chic où habite le nouveau compagnon de la maman. Au début, l'existence de Puck ressemble à un conte de fées. Le maître de céans, très attentionné, la couvre de cadeaux. Mais cela ne dure pas: bientôt, il donne libre cours à ses tendances pédophiles.

Le livre est écrit dans un style particulièrement alerte, balance constamment et avec beaucoup de brio entre fiction et réalité et, malgré son thème angoissant, ne manque pas d'humour.

«Something in the way he moves»

Je n'ai jamais vu maman aussi joyeuse que les semaines avant le mariage. Elle chante des chansons d'amour et se tartine de Bronzage sans soleil tous les matins. Elle veut tout le temps parler du grand jour, surtout avec papa, mais il ne lui répond pas. Ma mère n'en tient pas compte et continue de parler. De sa robe, du gâteau et de la musique. Il n'y aura pas d'invités, juste moi. Au début, maman était déçue, mais comme papa a dit qu'elle avait le choix entre un mariage à sa manière et pas de mariage du tout, elle s'est décidée pour un mariage à la manière de papa.

«Tu sais ce qu'il y a avec toi», elle n'arrête pas de répéter, «tu es super jaloux, c'est tout. Tu veux juste me garder pour toi tout seul. Parce que quand tu me verras dans ma robe blanche, ça va te rendre dingue. Alors pas question de voir d'autres hommes dans les parages qui flirtent avec ton épouse.» Quand maman dit ce genre de choses, papa regarde son journal ou son assiette.

Enfin, le grand jour arrive. Tôt le matin, maman et moi sommes installées devant sa coiffeuse pour nous faire belles. Nous avons déjà mis nos robes et nos chaus-

sures. J'ai des rouleaux chauffants dans les cheveux. Ils sont très serrés contre ma tête et le fer chaud me brûle la peau. Je regarde maman s'étaler du fard à paupières bleu avec l'index. Elle se crêpe les cheveux pour qu'ils montent très haut. Elle vaporise de la laque dans tous les sens, donc aussi en plein dans ma figure.

Ma mère a un peu abusé de sa crème bronzante: elle est orange de la tête aux pieds.

«Putain, regarde-moi ça, Puck, j'ai l'air d'une vraie Papoue. Heureusement que pour le reste je suis magnifique.»

Le costume de papa est étalé sur le grand lit. On a du mal à le voir parce qu'il est aussi blanc que les draps. Papa ne veut pas s'habiller spécialement pour l'occasion, il veut porter le costume marron qu'il met pour aller au bureau, et maman le sait bien. Mais ça la contrariait, et hier elle s'est dit tout à coup à haute voix: «Plutôt mourir que de le laisser y aller dans ses fringues de tous les jours». Alors nous avons fait un saut en voiture à Rotterdam. Dans une boutique pour hommes, on a trouvé ce costume. Il vient d'Italie, il est de Gianni Bulotti. La pochette d'Yvonne est déjà à sa place et il y a aussi des chaussures vernies blanches assorties. Maman espère que tout ce bazar ne sera pas trop serré parce que papa n'a évidemment rien essayé. Ce matin, il est allé à son travail comme d'habitude et il vient nous chercher à dix heures et demie.

Maman ne sait plus où donner de la tête. Elle farfouille des deux mains dans sa grosse boîte de boucles d'oreilles à clip. Elle choisit pour elle des clips avec des brillants et des perles, et pour moi des clips avec seulement des perles. Ils sont lourds. Je sens mon cœur battre dans le lobe de mes oreilles. Maman me retire les rouleaux et quand je me regarde dans le miroir, je suis horrifiée de voir ma tête pleine de boucles, mais ma mère dit «yes!» et glisse un nœud blanc dans mes cheveux. J'ai juste le temps de fermer les yeux avant le coup de laque. Elle asperge mes boucles jusqu'à ce qu'elles durcissent. Pendant ce temps, elle récapitule une fois de plus: «Toi, Puck, tu portes la corbeille avec les pétales de rose.

- Oui.

- Quand est-ce que tu lances les pétales?

- À la fin.

- Qu'est-ce que tu as à tousser comme ça?

- C'est à cause de la laque.

- Le lecteur de cassettes. Où il est, le lecteur de cassettes?

- Ici.

- C'est la bonne cassette à l'intérieur?

- Oui

- Tu sais quand tu dois appuyer sur play?

- Oui

- Et sur stop?

- Oui.

- Et la face B, c'est pour la fin, quand nous aurons été unis.

- Et après, c'est les pétales.

- C'est bien, ma fille, t'as tout compris.»

J'entends la voiture de papa. Maman regarde sa montre et dit qu'il va être l'heure. Elle prend son bouquet de mariée et se plante au milieu de la chambre, une main sur la hanche, une jambe nue, orange, tendue en avant. Comme un mannequin. Quand papa rentre, il dit simplement: «Vous êtes prêtes?

- Ça se voit, non?» dit maman un peu fâchée.

Mais papa ne voit rien, même pas le costume qui l'attend. Maman le lui montre et lui dit de se dépêcher de l'enfiler, mais papa lance: «ridicule», et il sort.

«Tu vas où? lui crie maman.

- Je vous attends dans la voiture.

- La vache, dit maman. Il ne manquait plus que ça!»

Je prends le lecteur de cassettes, ma corbeille de pétales de rose et je vais rejoindre papa. Quand j'arrive près de la voiture, il est assis au volant en train de fumer, mais dès qu'il me voit il sort vite pour m'ouvrir la portière:

«Qu'est-ce que tu fais avec tout ce fourbi? il me demande.

- Rien», je dis, parce que je sais que maman veut que ça reste une surprise.

«Dis donc, tu es rudement jolie! Et si on filait tous les deux?» Il ne peut pas s'empêcher de rire. Moi je ris aussi, ça lui fait plaisir. Puis papa retourne fumer derrière le volant. Quelques minutes plus tard, maman sort de la maison en courant sur ses hauts talons. Elle tient une cigarette dans une main et le bouquet de mariée dans l'autre, alors c'est toute une histoire pour monter dans la voiture, parce qu'en plus la robe a une très longue traîne. Elle se coince chaque fois dans la portière. Maman dit qu'Yvonne aurait pu lui donner un mode d'emploi, bordel, et elle essaie de grimper fesses en avant dans la voiture.

«Tu veux que je t'aide? finit par demander papa.

- Il faut surtout pas te forcer», dit maman essoufflée.

Papa reste assis et regarde droit devant lui. Quand maman a enfin réussi à entrer dans la voiture, elle dit: «Emballez, c'est pesé», et nous pouvons partir.

Nous arrivons à la mairie et papa sort le premier. Il me tient la portière ouverte pendant que maman se tortille pour se dégager de la voiture. Une fois sur le trottoir, elle dit que c'est pour elle le moment ou jamais et commence à saluer de la main toutes les personnes qui passent à vélo.

Je n'ai jamais mis les pieds dans une mairie. Ça sent le désodorisant pour les toilettes, et on entend l'écho de nos pas. Au milieu du couloir, une femme en tablier avec une serpillière nous indique l'accueil. Derrière le guichet, un monsieur tout seul, presque chauve et avec des lunettes cassées nous fait repartir dans l'autre sens. Au bout d'un moment, nous trouvons une toute petite salle où l'officier de l'état civil nous attend déjà. Il y a des rangées de chaises. Maman me fait asseoir au premier rang, avec mes pétales de rose et le magnéto. Pendant ce temps, papa

parle avec le fonctionnaire. Je regarde le magnéto et j'essaie de me rappeler la différence entre le bouton avec le carré et celui avec le triangle. C'était quoi déjà... Quand maman fait «oui» de la tête, j'appuie sur le ... sur le triangle, c'est bien ça qu'elle a dit. Et quand elle fait non, j'appuie sur le carré. Oui c'est le triangle, non le carré, oui le triangle, non le carré, oui le tri...

«Comment ça, faut des témoins?» crie maman.

Elle regarde papa d'un air furieux. Papa regarde le fonctionnaire qui dit que c'est comme ça, qu'il n'y peut rien.

«On ne peut pas s'en passer?» demande papa.

- Non, dit le fonctionnaire. Il faut que deux personnes signent.

- Ça c'est la meilleure!» dit maman. Elle me montre du doigt: «Et elle? Elle peut pas signer?»

- C'est une enfant, les témoins doivent être majeurs», dit le fonctionnaire.

Papa regarde sa montre. Maman a des yeux de poupée tellement ils sont grands ouverts. Elle sort de la salle en courant. «Bougez pas de là!», elle lance par-dessus son épaule. Papa s'assoit à côté de moi, il se prend la tête entre les mains. Le fonctionnaire attend debout. Nous entendons maman courir sur ses hauts talons dans les couloirs de la mairie en criant des choses incompréhensibles. Puis c'est le silence. Le fonctionnaire commence à siffloter, mais il arrête tout de suite quand papa le regarde.

J'ai le temps de compter jusqu'à trois cents presque, avant que maman revienne. Elle est avec la dame à la serpillière et le monsieur de l'accueil.

«Voilà, dit maman. Deux témoins. Y a pas de quoi, merci ! Asseyez-vous là.»

La femme de ménage et le monsieur viennent s'asseoir à côté de moi.

«Y en a pour longtemps?» demande la femme de ménage. «J'ai encore tout le couloir à faire.

- Vous serez dehors en moins de deux, dit maman. Bistouquet, tu veux bien leur donner un peu d'argent?»

Papa donne à la femme de ménage et à l'homme de l'accueil vingt-cinq florins chacun. Ils sont ravis. Le fonctionnaire toussote et demande si on va enfin pouvoir commencer.

«Très volontiers, dit papa.

- Non! crie maman, nous devons encore faire notre entrée!

- Mais nous sommes déjà à l'intérieur», dit papa.

Maman dit que tout ce happening n'aura aucun cachet sinon et, comme elle est sur le point de pleurer, papa dit vite: «OK, OK» et se laisse entraîner dans le couloir par maman. Une seconde plus tard, les voilà. Papa marche plus vite que maman, alors maman le retient par le bras pour qu'il reste à côté d'elle. Pendant ce temps, elle hoche très fort la tête en me regardant. Je hoche aussi la tête, tout se passe vaivement bien. Maman crie: «Le triangle! Le triangle!» et j'appuie vite sur le triangle. Shirley Bassey se met tout de suite à chanter: *Something in the way he moves*.

Maman fait les yeux doux à papa, puis les gros yeux à la femme de ménage, parce qu'elle tripote les boutons et a baissé le son.

Arrivés devant le fonctionnaire, papa et maman s'assoient dos à la salle. La tête de maman fait non et heureusement cette fois je comprends tout de suite ce qu'elle veut dire. Quand Shirley Bassey a fini de chanter, le fonctionnaire se lance dans un long discours ennuyeux, ce qui n'est pas plus mal, comme ça j'ai le temps de retourner la cassette et de la rembobiner jusqu'au début. Papa a plein de prénoms à rallonge. Au moment des alliances, il m'appelle. Maman a droit à une très belle bague avec un tas de brillants et moi aussi j'ai droit à une bague, avec une petite perle, et en plus un brillant. «Voilà, me dit papa, maintenant nous deux aussi, nous sommes mariés.» Je ne sais pas quoi répondre, alors je dis «sympa» et retourne m'asseoir.

Quand la femme de ménage et l'homme de l'accueil ont signé, maman se remet à faire oui de la tête. J'appuie sur le triangle du magnéto. Maintenant, on entend *Sugar baby love* des *Rubettes*, et papa et maman sortent ensemble de la salle. Je reste à ma place avec le fonctionnaire, la femme de ménage et le monsieur de l'accueil.

«Eh ben», dit la femme de ménage en se fourrant le doigt dans l'oreille, «c'était un spectacle émouvant, j'en suis toute retournée.

- L'argent ne compte pas, je dis.

- On peut éteindre la musique», dit le fonctionnaire.

L'homme de l'accueil montre les pétales de rose: «Si tu dois les lancer, c'est le moment.»

Nous sortons tous les quatre dans le couloir, où papa et maman nous attendent. Je leur lance quelques pétales, puis maman court à la voiture chercher son appareil photo. Quand elle revient, la femme de ménage prend une photo de papa et maman et, pour la remercier, maman lui jette son bouquet de mariée. La femme de ménage dit: «Merci. Ça fait déjà vingt ans que je suis mariée, mais on ne sait jamais.»

Papa nous a déposées à la maison et il est tout de suite reparti à son travail.

«C'était beau, vraiment très beau, maman.»

Elle ne me répond pas. Elle m'emmène dans sa chambre où elle commence à me brosser les cheveux pour défaire mes boucles. Ça fait mal, j'en ai les larmes aux yeux.

J'ai dit trop souvent «aïe», alors elle prend des ciseaux. Sans un mot, elle me coupe les cheveux. Elle ne me dit même pas de rester tranquille. Elle le fait si brutalement que j'ai peur qu'elle me coupe l'oreille. Quand tous mes cheveux sont par terre, elle lâche: «En plus, il est encore beaucoup plus vieux qu'il avait dit.»

Je me tais. Ma mère prend ses cigarettes. Sa main qui tient le briquet s'agite dans tous les sens, elle va finir par mettre le feu à sa robe.

«Attention, maman!

- Quoi?

- Attention avec ton briquet.»

Ma mère fume sa cigarette en sept bouffées. Puis elle dit: «Il est aussi vieux que mamie Crooswijk, bordel!»

Ensuite, elle se met au lit. Je ne sais pas si je peux partir, alors je reste assise jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Je n'ose pas ramasser mes cheveux. Je regarde dans le miroir et me demande si des cheveux moches et courts il faut les laver aussi souvent que des cheveux beaux et longs.

La hutte

C'est mercredi après-midi. Assise dans le placard derrière mon lit, je ne fais aucun bruit. On vient encore de manger un repas chaud vraiment dégoûtant, et j'ai tout recraché dans le carrosse de Barbie. Je m'inquiète pour le carrosse, il y a des petits bouts de viande partout, mais je pourrai peut-être le passer sous le robinet tout à l'heure sans que personne me voie.

Je l'entends respirer. Il est là depuis un moment. Il m'appelle à voix basse, mais moi je ne suis pas là.

Mon placard est secret et profond. Caché derrière une porte basse dans le mur, il continue très loin. Le plafond descend de plus en plus bas à cause du toit en pente. À distances régulières, il y a des cloisons, et derrière chacune j'ai aménagé un espace spécial. Il y a un espace Barbie (j'y suis en ce moment), un espace Kiki et un espace Playmobil. L'espace Barbie, c'est mon préféré, parce qu'il est tout au fond, en plus il y a un château, je peux me cacher derrière.

Dès que j'entends quelqu'un monter l'escalier, je me glisse dans le placard. Quand la porte de ma chambre s'ouvre, j'attends d'abord de savoir qui c'est. Si c'est maman, je sors tout de suite en criant: «Coucou!» ou «Haha, je t'ai bien eue!» Si c'est papa, je reste cachée jusqu'à ce qu'il parte de lui-même. Ça peut durer un moment. Il sait et il ne sait pas. Il se doute peut-être que je me cache, mais il n'en est pas sûr, en tout cas il ne sait pas où, parce qu'il ne m'a encore jamais trouvée.

Et quand il me dit: «Tu sais bien, Puck, que tu n'as pas besoin de te cacher de moi», alors je lui réponds chaque fois que je ne l'entends pas toujours, ou que j'étais aux toilettes, ou dehors. C'est un genre de petite compétition entre nous. La seule que je gagne toujours. Parce que je peux rester des heures sans bouger et pas lui. Je n'ai jamais faim, jamais de crampes ou de fourmis dans les jambes et je ne fais jamais de bruit. Que je sois à plat ventre sous mon lit, ou complètement recroquevillée entre les manteaux suspendus, ou tout en haut d'un arbre dans le jardin.

Il abandonne. Je l'entends descendre l'escalier, en direction de son bureau. J'attends encore une petite minute pour plus de sûreté, puis je rampe vers mes Kiki. Je vais mettre la salopette bleue de jardinier de mon Kiki arc-en-ciel à ma Kiki

indienne, quand j'entends maman marcher en bas, les talons de ses bottes font clic-clac sur le marbre. Je me dépêche de ressortir du placard secret, en passant par l'espace Playmobil. J'ouvre grand la porte de ma chambre et je cours dans le couloir. En bas, maman enfile déjà son nouveau manteau de fourrure bleu. «M'man!» je crie du haut de l'escalier.

Ma mère lève les yeux.

«Qu'est-ce qui t'arrive? Pourquoi t'es essoufflée comme ça?

- Qu'est-ce que tu vas faire?

- Rien.

- Tu vas où?

- Acheter du fromage.

- Je peux venir avec toi?

- Tu ne préfères pas continuer à jouer?»

La porte du bureau de papa s'ouvre. «Tu t'en vas? il demande à maman.

- Je vais acheter du fromage.

- J'y vais aussi», je dis. Je descends l'escalier en vitesse pour mettre mon manteau.

Papa me regarde. «Tu étais en haut?

- Oui.» Je prends un air normal.

«Pourquoi tu tiens absolument à aller acheter du fromage avec maman? demande papa.

- Parce que... je veux... je veux chanter la chanson dans la voiture!

- Quelle chanson?

- Celle de la hutte.

- De la hutte? Quelle hutte?» demande maman. Ils me regardent tous les deux, l'air fâché. Papa est fâché parce qu'il a compris et maman parce qu'elle ne me comprend pas.

J'ai mal au ventre, mais j'arrive à garder un air joyeux et je chante: « Aïm seau... huuuuutte».

Il y a un silence. Puis maman éclate de rire.

«Elle veut parler de Timi Yuro. Je me disais aussi, qu'est-ce qu'elle veut dire cette gamine avec sa hutte, mais c'est de Timi qu'elle parle. C'est de la chanson de Timi Yuro que tu parles, Puck, ce n'est pas d'une hutte qu'il est question ici, elle dit qu'elle est *hurt*, qu'elle a mal.

- Oui! C'est à ça que je pense. C'est celle qu'on écoute tout le temps dans la voiture!»

Papa retourne dans son bureau et maman m'aide à enfiler mon nouveau manteau blanc en fourrure de lapin. Il sent le hamster mort, surtout quand il pleut, mais je suis contente de pouvoir venir, donc je ne proteste pas. Pour aller au garage, où il y a la voiture de sport bleue de maman, il faut traverser le cabinet de travail de papa. Il est assis à son bureau et ne lève pas les yeux à notre passage.

«Au revoir, papa, au re voir!» Pourvu qu'il ne soit pas fâché. Pourvu qu'il ne soit pas fâché. Pourvu qu'il ne soit pas fâché.

«À tout à l'heure, Bistouquet», lance maman.

Il continue de farfouiller dans ses papiers. Il en fait tomber par terre. Je me penche pour les ramasser. Il se penche aussi. Quand nos têtes sont proches l'une de l'autre, il dit «Hypocrite.»

Extraits de *Lieveling* (Petit cœur), Lebowksi, Amsterdam, 2015, pp. 46-53 et 57-59.

La traduction française de *Lieveling*, signée Isabelle Rosselin, paraîtra en février 2018 aux éditions Calmann-Lévy de Paris.

Ont collaboré à cette traduction : Françoise Antoine, Sofiane Boussahel, Patricia Bronchain, Marcel Harmignies, Sandrine Maufroy, Francine Melka, Noëlle Michel, Yvonne Pétrequin et Bettina von Brentano.